

INTRODUCTION

LE ROMAN-MIROIR DES « ANNÉES SOIXANTE »

Tourguenef, qui a tant vécu en France, était merveilleusement sensible et volontairement attentif aux fluctuations de l'opinion russe.

Car cet Empire autocratique possédait une opinion : sans prise directe sur le gouvernement, elle agitait l'élite pensante des deux capitales, élite qui depuis le règne d'Alexandre I^{er} allait s'élargissant. Et, chose curieuse, elle déplaçait massivement ses centres d'intérêt, de décade en décade. Tout le monde faisait du romantisme et de la poésie, de 1820 à 1830; tout le monde fit du réalisme et de la prose, de 1830 à 1840; dans « les années quarante », on s'adonna à la philosophie idéaliste allemande; à partir de 1850, il ne fallut plus s'occuper que de la question paysanne; « les années soixante » sont dévouées au culte optimiste et intolérant de la Science et de l'instruction populaire; « les années soixante-dix » verront la plongée de la jeunesse intellectuelle dans la masse rurale, puis, après l'échec, le terrorisme, aboutissant au régicide du 1^{er} mars 1881. Tourguenef a été le chroniqueur génial et consciencieux de ces successifs mouvements de l'opinion.

Depuis 1847 jusqu'à 1851, il s'associa à la campagne pour l'abolition du servage, avec ses *Récits d'un Chasseur*. Propriétaire terrien, il n'avait qu'à laisser s'exprimer son amour de la nature et son âme poétique pour composer le cadre de ses petits drames villageois. Ayant rapporté de ses études à l'Université de Berlin et de ses voyages un sens aigu de la liberté et de la dignité de l'individu, il campait au centre de ces pittoresques tableaux des paysans qui parlaient et agissaient comme des personnes. C'était une nouveauté.

Le jeune auteur entra du coup dans la gloire. Cependant la grande réforme tardait à se réaliser. À l'étranger, les révolutions de 1848 avaient trompé bien des espoirs. Tourguenef eut le sentiment qu'il y avait un abîme entre les nobles aspirations des « rêveurs » et la réalité. Ces « hommes inutiles », ces « Hamlet de province », animés des meilleures intentions, dévorés de scrupules, habiles à l'analyse et aux discours, mais incapables de décision, inaptes à la vie, perpétuels vaincus, il les connaissait d'autant mieux qu'il avait avec eux des affinités. Il en fit les héros de *Roudine* en 1856 et d'*Une Nichée de Gentilshommes* en 1859. Dans ce dernier roman, il opposait à ces déracinés, avec leur engouement inconsidéré pour l'Europe, les fidèles des vieilles mœurs russes. Il reprenait ainsi le débat des « années quarante », entre « occidentalistes » et « slavophiles », avec une sympathie avouée pour les seconds.

Sympathie éphémère : en effet, la Russie a évolué. Les rouages compliqués de la société moderne ont arraché le monopole de l'instruction à la noblesse. En 1855, l'Université de Moscou compte autant d'étudiants roturiers que de fils de la noblesse. Il y a maintenant un nombre important de moyens fonctionnaires, journalistes, écrivains, médecins, vétérinaires, qui sont des fils de paysans, d'artisans, de prêtres de campagne, de diacres, de sacristains. Ces « hommes nouveaux » ont les idées simples et les manières brusques, mais ils savent vouloir. Ils veulent entraîner tout leur peuple derrière eux vers la liberté. Tel est l'Insarov du roman *À la Veille*, que Tourguenef publie en 1860. Si Insarov est Bulgare et si le pays qu'il veut libérer est la Bulgarie, ce n'est là qu'une transposition inspirée à l'auteur par une sage prudence.

Les choses vont vite en Russie. Bientôt cette prudence va être superflue. Nous sommes dans les « années soixante ». Les « hommes nouveaux » l'ont emporté. Les dirigeants eux-mêmes leur emboîtent le pas. Les réformes vont se succéder : le servage est aboli le 19 février 1861. La censure se tait. C'est en pleine Russie que Tourguenef situe en 1862 *Pères et Fils*, et ce roman qui restera son œuvre capitale et, mis à part les délicieux *Récits d'un Chasseur*, son chef-d'œuvre, est l'exact reflet de l'opinion du moment.

* * *

Avec une clairvoyance étonnante, l'auteur a saisi dans l'actualité même les diverses nuances de pensée qui s'exprimaient dans la société et jugé leur importance relative. Il a défini d'un nom qui existait déjà, mais qui grâce à lui a fait fortune, tant il était bien appliqué, la tendance dominante, le type de l'époque : le « nihiliste ». Il l'a dressé, comme représentant des « fils », en face des « pères », et il a rendu avec un relief extraordinaire les aspects contemporains de l'éternel conflit des générations.

Tous les personnages sont réels.

Les aristocrates qui s'opposent encore, dans leur orgueil de caste, à l'esprit du temps, tout en professant un libéralisme solennel et démodé, sont figurés par Paul Kirsanof, l'adversaire implacable de Bazarof. Il est vaincu, il conseille à son frère d'épouser la paysanne qu'il aime, et finalement il repartira pour l'étranger. Nicolas Kirsanof est, lui, le propriétaire aux idées larges, aux sentiments délicats, dévoué au bien public, qui de lui-même a appliqué la réforme sur ses terres, mais se désole d'être écarté par l'intransigeance des jeunes.

Mais les « fils » non plus ne forment pas un bloc compact, Arcadi, après avoir cédé à l'influence de Bazarof, s'en dégage et cultivera son domaine en bon père de famille. Odintsova, la jeune veuve, qui fait régner dans son domaine un ordre exemplaire, reste imperméable aux nouveautés. L'insupportable Koukchina symbolise les fanatiques de l'émancipation féminine : car le sort de la femme est, lui aussi, remis en question dans les discours de salons et les articles de revues.

Un critique radical accusera plus tard *Pères et Fils* d'être « un roman didactique, un traité scientifique écrit en forme de dialogues ». Rien n'est plus faux : Tourguenef a échappé à l'écueil du roman à thèse parce que, pour lui, les idées n'existent que chez les individus, avec les nuances qu'elles tiennent des caractères et du milieu. Il a fait le tour des philosophies et des politiques, il les a éprouvées sur lui-même. Lui-même, comme Paul Kirsanof, est imprégné de libéralisme occidental et défend contre les conceptions grégaires des novateurs la

dignité de la personne humaine, seule fondation sur laquelle on puisse édifier solidement. Il estime aussi que le rôle de la noblesse n'est pas terminé. Comme Nicolas Kirsanof, il s'efforce de marcher avec son temps : il a essayé d'organiser dans ses biens le travail libre, contre salaire, et il s'est heurté aux difficultés qu'il décrit dans son roman. Et lui non plus n'a pas perdu l'espoir dans une évolution pacifique et raisonnable.

Malgré tout, la rupture vient d'être déclarée entre les libéraux et les démocrates, les réformistes modérés et les radicaux, qui jusque-là travaillaient ensemble. Tourguenef, en 1858 encore, était le bienvenu au *Kolokol* (la Cloche), le journal édité à Londres par les émigrés antiabsolutistes, Herzen et ses compagnons. Maintenant il est violemment attaqué par la grande revue pétersbourgeoise d'avant-garde, *le Contemporain*. Tchernychevski, Dobrolioubov et les jeunes qui ont pris possession de la rédaction répudient l'Occident bourgeois, ses « principes » et ses abstractions, prônent le socialisme national de la commune rurale, attendent tout de la révolte et raillent les « sages vieillards » avec leur prudence et leurs demi-mesures. *Pères et Fils* est la riposte à ces attaques. Tourguenef donne son œuvre à l'organe modéré, bientôt « réactionnaire », *la Revue russe*, et lance son Bazarof à la face des radicaux : « Le voilà, votre héros, celui que vous nous proposez ! »

On a dit que Bazarof était Dobrolioubov, ou tel médecin fréquenté par Tourguenef dans l'île de Wight, ou un autre médecin rencontré en Russie. En réalité, les Bazarof étaient légion alors. C'étaient tous ces jeunes roturiers frais émoulus du collège ou du séminaire, éblouis de leurs lumières, enivrés de Buchner, Vogt et Moleschott, qui rejetaient fièrement religion, amour, art, politesse, famille, société, traditions, bref tout ce qu'ils ne trouvaient pas dans « deux fois deux quatre » ou dans « la dissection des grenouilles ». Le vieux monde était à détruire : ils n'avaient pour lui que sarcasmes. À l'égard de leurs aînés, nul respect, mais des paroles provocantes et cyniques. Et que proposaient-ils pour leur part, ces négateurs, ces « nihilistes » ? Un matérialisme absolu : non pas même la Science, mais les sciences conçues comme des techniques aboutissant à des résultats pratiques ;

un état social si bien organisé que disparaîtraient les différences artificiellement créées entre sots et intelligents, bons et méchants, l'homme n'étant qu'un mécanisme toujours identique; et, en attendant, le mépris, la sécession, la révolte. Les nihilistes se considéraient comme l'élite appelée à imposer au peuple inculte ce programme de bonheur.

Le Bazarof de Tourguenef sembla à certains critiques radicaux une caricature (tandis qu'à droite on lui reprochait d'avoir ridiculisé les « pères » !). En réalité, l'habile romancier avait seulement indiqué que l'attitude nihiliste était impossible à tenir : Bazarof était démenti dans ses doctrines par l'amour, obligé de céder au préjugé du duel, déçu et abandonné par ses disciples, incompris par le peuple, isolé dans son orgueil et défait prématurément par la mort.

Mais le portrait était vrai, et dans Bazarof la jeune génération se reconnut bientôt. Elle insultait parfois le romancier qui condamnait son idéal, mais elle s'efforçait d'imiter le héros. Bazarof n'avait-il pas, en effet, avec son désintéressement, sa franchise, son énergie farouche, sa passion du travail, une sombre grandeur ? N'était-ce pas lui le chef attendu, le chef à la volonté d'acier capable de conduire la foule vers la cité nouvelle ? Tourguenef avait bâti son personnage avec tant d'adresse — ou tant d'art — que plus tard, voulant de nouveau plaire aux milieux avancés, il pourra prétendre que Bazarof était le plus cher de ses enfants et que, sauf sur l'art, il partageait toutes ses idées.

Pères et Fils eut ce rare privilège de n'être pas seulement le reflet d'un état de l'opinion, mais de durcir cette opinion et de l'orienter. Par Bazarof, le nihilisme prit conscience de lui-même, en Bazarof une génération se trouva un modèle. De Bazarof sortiront ceux pour qui la révolution ne doit pas provenir du bas, de la masse populaire, mais être suscitée et commandée d'en haut, par une minorité agissante. Leur généalogie est facile à établir, par Tkatchev et Netchaev, l'ami de Bakounine, jusqu'à Lénine.

PIERRE PASCAL